

# *Au loin*

*Ancres abandonnées sous des hangars maussades,*

*Porches de suie et d'ombre où s'engouffrent des voix,*

*Pignons crasseux, greniers obscurs, mornes façades*

*Et gouttières régulières, au long des toits ;*

*Et blocs de fonte et crocs d'acier et cols de grues*

*Et puis, au bas des murs, dans les caves, l'écho*

*Du pas des chevaux las sur le pavé des rues*

*Et des rames en cadence battant les flots ;*

*Et le vaisseau plaintif, qui dort et se corrode*

*Dans les havres et souffre ; et les appels hagards*

*Des sirènes et le mystérieux exode*

*Des navires silencieux, vers les hasards*

*Des caps et de la mer affolée en tempêtes ;*

*Ô mon âme, quel s'en aller et quel souffrir !*

*Et quel vivre toujours, pour les rouges conquêtes*

*De l'or ; quel vivre et quel souffrir et quel mourir !*

*Pourtant regarde au loin s'illuminer les îles,*

*Fais ton rêve d'encens, de myrrhe et de corail,*

*Fais ton rêve de fleurs et de roses asiles,*

*Fais ton rêve éventé par le large éventail*

*De la brise océane, au clair des étendues ;*

*Et songe aux Orientes et songe à Benarès,*

*Songe à Thèbes, songe aux Babylones perdues,*

*Songe aux siècles tombés des Sphinx et des Hermès ;*

*Songe à ces Dieux d'airain debout au seuil des porches,*

*A ces colosses bleus broyant des léopards*

*Entre leurs bras, à ces processions de torches*

*Et de prêtres, par les forêts et les remparts,*

*La nuit, sous l'oeil dardé des étoiles australes ;*

*Ô mon âme qu'hallucinent tous les lointains !*

*Songe aux golfes, songe aux déserts, songe aux lustrales*

*Caravanes, en galop blanc dans les matins ;  
Songe qu'il est peut-être encor, par la Chaldée,  
Quelques pâtres pleins de mystère et d'infini  
Dont la bouche jamais n'a pu crier l'idée ;  
Et va, par ces chemins de fleurs et de granit,  
Et va si loin et si profond dans ta mémoire,  
Que l'heure et le moment s'abolissent pour toi.*

*Impossible ! - Voici la boue et puis la noire  
Fumée et les tunnels et le morne beffroi  
Battant son glas dans la brume et qui ressasse  
Toute ma peine tue et toute ma douleur,  
Et je reste, les pieds collés à cette crasse,  
Dont les odeurs montent et puent jusqu'à mon coeur.*

*Émile Verhaeren (1855-1916)*